

1

J'avais deux ans quand maman et papa nous laissèrent, Mary, Dora et moi, toutes seules à la maison pendant sept semaines sans nourriture, sans lumière ni charbon pour le feu.

Je suis née sous le nom de Judy Richardson le 16 mai 1945 à Timperley dans le Cheshire, à onze kilomètres au sud-ouest de Manchester. Bien que la guerre ait pris fin cette année-là, la maison ressemblait à un véritable champ de bataille toutes les fois que mes parents se retrouvaient ensemble. Quand mon père ne travaillait pas à l'usine, il revêtait un costume de tweed pour aller prêcher aux réunions spiritualistes de l'église locale. Ce fut seulement quand ma mère se maria avec lui qu'elle prit conscience de la mauvaise affaire qu'elle venait de conclure. Cela ne l'empêcha cependant pas de faire trois gosses avant de décider que la vie serait plus agréable avec Paddy, son petit ami irlandais.

Quand notre mère prit la tangente, elle emporta avec elle nos cartes d'identité et nos livrets de famille. Sans doute pensait-elle que notre père s'occuperait de mes sœurs et de moi, et qu'il veillerait à ce que nous ne manquions ni de nourriture ni de vêtements. Mais, quand il comprit qu'il se retrouvait coincé avec nous sur les bras, il demanda promptement à

Mme Herring, notre voisine d'à côté, de garder un œil sur nous de temps à autre pour s'assurer que tout allait bien. Il lui dit qu'il reviendrait le week-end suivant, mais, naturellement, il ne tint pas parole.

C'est ainsi que Mary, Dora et moi restâmes à la maison toutes seules.

Âgée de sept ans, Mary était l'aînée. Je me souviens avoir compris pratiquement dès le jour de ma naissance qu'il ne servirait à rien de pleurer en espérant que ma mère me prendrait dans ses bras. Ce fut toujours Mary qui s'occupa de moi et de Dora. Même si Mme Herring nous surveillait par intermittence, en nous faisant profiter de temps à autre des restes qu'elle pouvait mettre de côté, c'était Mary qui continuait à s'occuper de nous. Elle aussi devait avoir ardemment désiré l'attention aimante d'une mère, surtout quand elle se rendait à l'école dans un état pitoyable. Les professeurs étaient consternés de la voir aussi sale et, souvent, ils la réprimandaient et la montraient en exemple à toute la classe.

La situation de la pauvre Mary devint si affreuse qu'elle décida un beau jour de traîner la baignoire en fer-blanc dans la salle de séjour devant la cheminée pour la remplir d'eau froide. Elle m'extirpa du foyer où j'étais occupée à manger des cendres, et dit :

— Viens t'habiller. Il est temps d'aller chercher maman.

Nous sommes sorties pour nous rendre au marché, non loin de la maison. Il faisait froid, mes pieds étaient nus et les vêtements pendus aux étals s'agitaient devant mon visage. Mais je m'efforçais de regarder à travers avec l'espoir d'apercevoir le visage de ma mère dans la foule.

— Regarde bien si tu la vois, répétait Mary.

Après sept semaines, Mme Herring était à bout de patience. Elle croyait n'avoir simplement qu'à jeter un œil sur nous de temps en temps pendant quelques jours. « Bon sang, où diable se cache leur père ? », devait-elle se demander maintes fois. Peut-être papa lui avait-il envoyé des messages disant qu'il serait de retour dans deux semaines. Mais les jours passaient, rien n'arrivait et notre condition empirait. Les temps étaient durs à cette époque mais les gens avaient des égards les uns pour les autres. Je suis sûre que Mme Herring était convaincue de faire de son mieux. Mais elle dut comprendre qu'il fallait faire rapidement quelque chose avant que nous ne tombions vraiment malades. Un hiver rigoureux s'annonçait et nous n'avions aucun argent pour acheter du charbon ou de la nourriture.

Chaque fois que je touchais mes cheveux, je sentais qu'ils étaient tout emmêlés et hérissés. Mon corps était recouvert de plaies qui me faisaient mal quand je me couchais.

Mme Herring contacta des responsables du service social qui parvinrent à retrouver la piste de mon père et le sommèrent d'agir. Quand il leur proposa de chercher quelqu'un pour s'occuper de nous en échange d'un logement gratuit à la maison, ils

trouvèrent l'idée bonne. Un couple sans domicile fixe se présenta – les Epplestone –, et les membres de l'assistance sociale se montrèrent satisfaits. Durant ces rudes années d'après-guerre, l'administration avait bien du mal à endiguer le flot de pauvreté qui ravageait le pays. Une fois l'affaire réglée, elle s'empressa donc de refermer notre dossier et ne se soucia plus de nous.

Au bout de cinq mois, ma mère rentra à la maison, enceinte et sans le sou. Mon père la laissa revenir à condition qu'elle ne revoie plus Paddy et qu'elle fasse adopter son bébé. Elle lui répondit qu'elle était d'accord.

Je ne me rappelle pas avoir éprouvé la moindre joie ou un quelconque sentiment approchant en revoyant maman. On ressent du bonheur ou du soulagement quand on peut comparer un moment avec un autre, quand l'un est meilleur que l'autre. Mais l'existence avec notre mère n'avait jamais été facile. Pourtant, nous la préférions encore aux éprouvantes journées sous la férule de Mme Epplestone, laquelle détestait devoir s'occuper de nous et criait beaucoup. Le plus souvent, Mary, Dora et moi restions blotties comme de petites souris effarouchées sur le vieux divan brun de la salle de séjour, dont les ressorts perçaient le mince tissu.

Mais c'était à l'heure des repas que l'horreur commençait vraiment. Des bols de porridge étaient balancés devant nous et, quand je n'arrivais pas à avaler cette vilaine substance gluante remplie de grumeaux, Mme Epplestone m'attrapait par les cheveux pour basculer ma tête en arrière et enfoncer d'un coup sec la cuillère au fond de ma gorge jusqu'à ce que je ne puisse plus respirer. Quand je

m'étouffais et que j'avalais de travers, elle me frappait violemment le visage.

Naturellement, notre mère n'avait jamais eu l'intention d'abandonner son bébé. Aussi, quand elle accoucha et que mon père découvrit qu'elle gardait la petite, il rentra furieux à la maison. C'était un jour de nouvel an et il faisait très froid. Paddy se chauffait devant le feu après être entré en vitesse avec ma mère pour voir le bébé. Ils eurent tous deux le choc de leur vie quand la porte s'ouvrit en grand pour livrer passage à mon père. Quand il les vit jouer les couples heureux autour du bébé et qu'il aperçut le pantalon de Paddy sur la chaise, il devint fou furieux. Une seconde plus tard, c'était l'enfer à la maison. Les deux hommes se battirent comme des chiens. Ma mère poussait des cris d'orfraie tandis qu'ils se rouaient de coups de poing et cassaient les meubles.

Beaucoup plus carré et costaud que mon père, Paddy avait été boxeur dans l'armée. Aussi eut-il bien vite le dessus. Papa se tenait immobile et pantelant, tout ensanglanté et encore ivre de rage, répétant qu'il voulait les tuer tous les deux. Mais en voyant qu'il avait le dessous, notre mère et Paddy le toisèrent, rassurés. Après cela, maman lui dit qu'elle gardait le bébé et qu'il ne pourrait jamais se mettre en travers de son chemin, ni rien empêcher.

Comprenant qu'il ne réussirait pas à avoir le dernier mot, papa voulut quand même montrer qu'il restait le maître chez lui. Il traversa la pièce pour se diriger vers le coin où mes sœurs et moi nous blotissions, terrifiées. Bouillant de colère, il s'empara de moi. Apeurée, je m'agrippais à Mary en enfouissant ma figure contre sa poitrine. « Laisse-la ! Laisse-la ! », criaient Mary et Dora. Mais elles

étaient bien trop faibles pour réussir à me retenir et notre père n'eut aucun mal à m'arracher à leurs bras.

Je crois encore entendre Mary et Dora criant mon nom pendant que papa sortait dans la rue. Mes jambes ne touchaient pas terre tandis qu'il s'éloignait à grandes enjambées de la maison en me traînant sans ménagement derrière lui. Je ne savais pas où nous allions ni ce qui allait se produire. Je l'avais simplement vu se battre avec Paddy et j'étais apeurée en pensant que cela allait bientôt être mon tour. Je ne sais sur quelle distance il me traîna ainsi, mais cela me parut affreusement long. Je n'avais pas de manteau et jamais je n'ai eu aussi froid de ma vie.

Jamais encore je n'avais été séparée de mes sœurs. Après avoir été si longtemps livrées à nous-mêmes à un âge aussi précoce, nous en avons conçu un tel traumatisme que nous vivions dans la peur d'être éloignées les unes des autres. La nuit, nous dormions dans le même lit et, le jour, nous nous déplaçions ensemble dans la maison comme des triplées silencieuses ou nous nous tenions assises sans bouger sur le sofa, étroitement enlacées, terrifiées à l'idée de voir l'une d'entre nous disparaître. Et voilà que, maintenant, cette horrible éventualité arrivait pour de bon.